

## Symptômes dans la famille

### « Déteindre sur l'autre », entre imprégnation et intégration »

Un homme rencontre une femme ! Ils s'attirent, soit par un amour soudain (coup de foudre), soit au hasard des circonstances, soit mus par une poussée pulsionnelle impérieuse. Le lien s'approfondit peu à peu, les unit et ils décident un jour ou l'autre de « se mettre ensemble », de « ne faire plus qu'un », c'est-à-dire de fonder un couple reconnaissable aux yeux de tous.

Voilà un postulat anthropologique d'une grande banalité, qui au demeurant ne se limite pas à la seule rencontre hétérosexuelle. En effet, les couples homosexuels s'attirent et se mettent en couple pour les mêmes raisons socio culturelles, poussés par les mêmes élans amoureux ou sexuels que les hétérosexuels...

Dès lors, une évidence constitutionnelle va se faire jour au cœur de tous couples nouvellement formés. En effet, chacun d'eux, issu des « bonnes raisons amoureuses » qui ont précédées leur union, va s'installer dorénavant dans un quotidien d'un tout autre « ordre amoureux », puisque celui-ci sera balisé par des repères conscients et des critères inconscients qui seront toujours à l'œuvre. Ainsi, l'enjeu prioritaire de cette étude, est de percevoir un dispositif inconscient particulier, baignant toute l'histoire conjugale, sans qu'il soit facile d'en discerner ni la forme à anticiper, ni les effets avérés en terme de dysfonctionnement potentiel. En fait, va apparaître peu à peu un agencement relationnel particulier, aménagement qu'aucun des deux protagonistes n'avait, ni envisagé au départ, ni surtout évalué dans ses conséquences. Il s'agit d'un véritable désordre relationnel tout à fait invisible au départ de leur histoire, et totalement étrangère au « savoir théorique » de tout couple en puissance

d'être et de s'accomplir. S'il existe bien entendu une cohorte de difficultés possibles dans tous les couples, celles-ci sont généralement bien connues (donc plus facile à s'en prémunir), il en existe de plus nombreuses encore qui ne relèvent que de l'empirie. Nous allons voir que celle qui intéresse cette étude est non seulement initialement inconsciente dans la très grande majorité des couples, mais terriblement pernicieuse pour ce couple et son environnement familial. Elle agit de manière souterraine, mais s'interpose sans arrêt entre ce que les deux conjoints vivent sur le plan culturel et symbolique. Cette vraie complication et complexification va même s'accroître chaque jour un peu plus, sans que les deux protagonistes aient vraiment conscience de ce danger conditionnel qui les guette et les empêche progressivement d'être heureux dans leurs relations et libre dans leur épanouissement.

Ce risque constitutionnel à la vie de tous les couples est invariablement de ***nature transculturelle***. Il est effectivement fondé sur ***la disparité culturelle inhérente à l'histoire familiale des deux conjoints, prise séparément***. Alors que ces deux êtres se sont mis en couple en fonction de ce qui les unissait, les rapprochait, les attirait, les associait, les combinait, les arrangeait, les alléçait, les accolait, voilà qu'apparaissent maintenant entre eux des différences insoupçonnées, sortes de « *critères répulsifs* », qui vont les amener à se « gratter », à se « frictionner », à se « démanger » entre eux. Ces motifs d'irritation sont liés à la double origine transculturelle familiale, c'est-à-dire venant du principe actif certifiant qu'il n'existe pas de couple qui se mette ensemble avec une culture commune, mais avec des cultures séparées et singulières. Il est indubitable en effet que deux partenaires, même amoureux, mêmes sociologiquement ajustés, mêmes tolérants et intelligents, ne peuvent disposer d'un même patrimoine culturel initial. C'est tout à fait impossible ! De la même manière que ne peuvent correspondre un même patrimoine génétique, ne peuvent coïncider deux patrimoines culturels généalogiques. Tout au plus, peuvent se rencontrer des accointances transculturelles familiales, issues d'une même origine sociale ou de la culture personnelle des deux conjoints, mais ils ne peuvent disposer d'un même héritage culturel familial, du fait de l'originalité absolue de chaque famille à travers le monde. La famille de chaque conjoint étant formellement unique, chaque couple est un nouveau cas de figure d'une mixité naturelle, en tout cas, une entité absolument consubstantielle des deux origines familiales, culturellement

distinctes. Cette occurrence anthropologique est une donnée involontaire et universelle dans le monde de la relation humaine. De fait, il n'y a aucune exception à cette loi qui fonde l'intégralité de toutes les rencontres intersubjectives entre les humains (les couples en particulier). Donc, tout couple ignore ou est forcé de subir cette loi au début de leur union, ce qui va peut devenir peu à peu un problème récurrent entre eux. Et de fait, chaque nouveau couple obéira sans s'en rendre compte à cette ***double culture héritée et réciproquement peu congruente***. Ce difficile processus d'acculturation induira alors inévitablement tout couple à la mesure de l'ignorance de ce phénomène. Le couple sera désormais soumis à la double expression permanente de valeurs, de principes de vie, de systèmes de représentation qui ne sont en rien les mêmes pour chacun des partenaires. Et in situ, dans la quotidienneté vécue, cette double culture familiale se rencontre dans les cas les plus sages, mais s'impacte et se heurte dans les cas les plus fréquents et les plus émotionnels. Peut s'ensuivre alors un contexte très conflictuel, si chaque conjoint cherche à défendre son intégrité culturelle personnelle et familiale en termes de croyances, d'opinions, de pensées, de choix, de priorités, de projets, de rôles, d'adaptation, d'ouverture à l'altérité, de normes, de codification, de principes de vie, de quête identitaire, d'histoire, d'idéaux, de morale, d'éducation, de rapport à l'argent, de place accordée au sexe, à l'humour, au jeu, etc... Ainsi, dans chaque nouveau couple réalisé, se rejoue sans cesse cette *éternelle problématique d'interaction culturelle contradictoire*, puisqu'essaient de cohabiter des cultures bien spécifiques, toutes uniques et prégnantes comme le sont à l'origine toutes histoires d'amour. En thérapie, nous constatons combien cette cohabitation s'avère plus que périlleuse, puisque chaque élément du couple est renvoyé à sa stricte culture familiale pour tenter de conserver son identité et comprendre celle de l'autre. Nous l'estimerons d'autant plus dangereuse si nous observons que cette *mitoyenneté culturelle intransigeante* n'est pas forcément résolue dans chaque couple à l'épreuve de la réalité. Le nombre élevé des séparations, ruptures, divorces, en est une démonstration flagrante ! D'ailleurs, les divorcés cherchant à expliquer les séparations, disent d'eux « on ne s'entendait plus » (sic), comme pourraient le dire deux étrangers de langue, de pays, de coutumes, de codes, devenus hostiles, ne possédant pas ou plus de traduction (ou de traducteur) commune. L'incommunicabilité peut régner, se délier ce qui n'a pas pu être joint en raison

des *grands-écarts culturels*. Et de différences en différents, le couple peut se désagrèger, comme dans un couple métissé ne pouvant plus intégrer l'étranger ou l'étrangeté.

Mais, pour essayer de résoudre inconsciemment ce dilemme, chaque partenaire va mettre en place ce qui fait le centre de cette étude, à savoir : ***un processus d'imprégnation unilatéral de sa culture familiale, envers celle de l'autre***. Sans même s'en rendre compte, chacun des deux conjoints va essayer d'« imprégner » l'autre, de le faire baigner dans sa propre culture, de chercher à l'influencer de ce qu'il est, en affirmant ce qu'il veut, ce qu'il pense, ce qu'il croit, ce qu'il attend, ce qu'il ressent, ce qu'il sait, etc... C'est ce que l'on appelle familièrement « ***déteindre*** » sur l'autre ! Processus d'imprégnation complexe qui vise le compromis inconscient, à défaut de consensus conscient, mais au prix d'aménagements risqués qui peuvent aller du rejet le plus fort à la servilité la plus sombre. Et cette imprégnation « forcée » ou « acceptée » sera bien sûr la plus pure des prolongations de la culture familiale dont l'autre est issu. Cette imprégnation est somme toute inévitable (surtout si elle reste inconsciente), car elle fait partie de l'héritage culturel conscient ou inconscient de chaque être humain socialement constitué en groupe. Ainsi, dans chaque couple, dans chaque famille, est inévitablement inoculée deux cultures familiales étrangères l'une à l'autre, que l'on soit en accord ou en désaccord avec elles. Car même dans les cas où l'un des conjoints refuse de se laisser imprégner par l'autre, de ce patrimoine jugé par lui comme indigent ou autoritaire, il y succombera tout de même, puisqu'il en fait le lieu de ses pensées.

L'imprégnation culturelle mutuelle ou unilatérale dans un couple est donc un ensemble d'influences qui sont à la fois des empreintes indirectes et des pressions directes exercées sur l'autre. Elles concernent maints et maints vecteurs de la vie existentielle : les goûts, les préférences, les convenances, l'attrait pour certaines activités, mais aussi les valeurs, les principes de vie, les codes moraux, les normes éducatives, les rituels intrafamiliaux, les manières d'être, les comportements de l'ego, les ruses du mental, ainsi que les traits de caractères élaborés depuis l'enfance. Tout ce patrimoine identitaire impressionnant imbibe (on pourrait dire qu'il « impressionne »...) l'autre, sans que celui-ci en soit véritablement conscient. Dire pour autant que le conjoint ne fait que le subir serait excessif, on peut simplement dire qu'il l'éprouve, qu'il

le ressent, qu'il l'expérimente, sans même s'en apercevoir. C'est d'ailleurs le peu de résistances naturelles accordé à ces imprégnations qui en fonde toute l'efficacité. On est d'autant plus imprégné que l'on ne s'en défend pas ou peu. On est d'autant marqué par ses empreintes que l'on les sous-estime au nom de l'amour qui nous unit. Croire néanmoins que ces imprégnations soient exclusivement à visée négative serait également une erreur. En vérité, ces imprégnations peuvent être soit positives, soit négatives, soit neutres. On reçoit de l'autre des aspects favorables, par exemple des penchants pour l'honnêteté, la simplicité, l'altruisme, la communication, le sens du repos, de la fête, de l'échange, de la polémique, de la convivialité ou le goût pour la rencontre, les voyages, l'art, la lecture, la nature, etc... Mais aussi des aspects plus désavantageux, par exemple l'égoïsme, l'égoïsme, l'avarice, le goût pour les armes à feu, la thésaurisation des biens matériels, le repli sur soi, la méchanceté, la provocation, l'ironie, le goût pour l'oisiveté, l'argent, la déification scientifique, l'intégrisme x ou y, etc... Néanmoins, il est clair que les imprégnations négatives sont incontestablement plus nombreuses que les positives. Pourquoi? Sans doute d'abord car le Moi égotisé, dans ses caractéristiques d'égoïsme, d'égoïsme, d'égoïsme naturelle recherche avant sa satisfaction personnelle, ce qui l'amène à rechercher son alter-ego dans son couple (sans même le savoir). Quel bonheur de SE rencontrer et de se mirer chaque jour dans l'autre? L'ego se met d'ailleurs en couple avec ce qui lui ressemble ou peu lui apporter une juste confirmation de ses penchants très « naturels ». Ainsi, l'ego, étant une suite ininterrompue d'inclinaisons narcissiques fortement portées à ne considérer le monde extérieur qu'en fonction de ses intérêts personnels (égoïsme), le couple se trouve toujours pris dans l'étau de ces demandes intempestives personnelles et mutuelles. Les imprégnations négatives relèvent aussi de la nécessité fondamentale de devoir affirmer les prescriptions et valeurs familiales dont chacun est issu. Or, vouloir transmettre nos valeurs ne peut se faire sans adhérer le plus souvent, à la forte propension de les prescrire à l'autre, jusqu'au conflit parfois, en évitant de faire l'effort des compromis. Les imprégnations sont rarement une recherche de consentement, ce qui altère l'opération par laquelle on devrait préférer la négociation à toutes autres formes d'échanges évitant l'imposition. Si en plus, et par malheur, la psychopathologie de l'un ou l'autre des partenaires (dépression, narcissisme,

perversion, sadisme, hypertrophie de l'ego, vice, etc...) se mettent de la partie, toutes les conditions sont réunies pour que les imprégnations deviennent alors catastrophiques, prenant l'autre en otage et en déconsidération.

Voyons maintenant que ce processus d'imprégnation est surtout déroutant et violent pour les membres des familles qui en subissent indirectement les effets délétères. Car où les deux conjoints peuvent (et sont presque obligés) de s'accommoder plus ou moins de ces imprégnations directes, pour des raisons évidentes de « commodité » au quotidien, les familles sont confrontées elles, à des coups de butoir qui prennent l'allure d'ordonnances bien réelles. S'il s'agit d'imprégnations culturelles, d'influences réciproques, pour les conjoints, il s'agit alors d'endoctrinement pur et simple pour le regard des familles, qui voient d'un mauvais œil, un de leur « membre » se laisser persuader par une culture adverse problématique. Il est fréquent en effet que cette imprégnation outrancière vienne d'abord choquer les familles concernées, avant les conjoints eux-mêmes. Les propos du genre « depuis qu'elle est avec ce garçon, je ne le reconnais plus » ou « tu as tellement changé depuis que tu es en couple », viennent cingler la communication et soulève des souffrances intrafamiliales bien réelles et déconcertantes. Ces changements sont souvent vécus dans la douleur car ils viennent troubler l'ordre des choses, c'est-à-dire **la cohérence symbolique à partir de laquelle une famille conserve dans le réel, son intégrité et sa force identitaire d'appartenance à un groupe, dans le temps et l'espace de sa continuité**. Ainsi, tous parents, tout frère ou sœur, tous grands-parents, etc... qui voient leur enfant changer au contact de l'autre, seront enclins à souffrir de ces changements observés, surtout s'ils les jugent négatifs ou contraires aux règles tacites dans l'esprit intergénérationnel revendiqué par leur famille originelle. Ce propos n'est pas bien sûr un grief à l'encontre des changements induits par la proximité culturelle, mais une observation clinique sur la prétendue qualité espérée de ceux-ci. En fait, il faut bien admettre, que tout changement n'est pas nécessairement une bonification de celui ou celle qui vit telle ou telle imprégnation. Ici la vérité nous oblige à dire que dans un couple les imprégnations se font toujours de manière positive et négative, ce qui signifie que l'on ne prend pas chez l'autre que ses qualités, que le meilleur, mais aussi ses défauts, ce qui peut s'avérer hostile à la recherche d'harmonisation familiale interne. En tout cas, c'est un peu comme si un parent voyait son fils ou sa fille se mettre en couple, puis

partir vers un voyage au long court dont personne ne connaît vraiment ni les raisons, ni les péripéties, ni la destination hasardeuse. Il ou elle aura quitté *le port de la lignée* et deviendra comme un étranger, que la famille devra aussi intégrer. L'imprégnation culturelle d'un membre de la famille est sujette à caution (voire à conflit), puisqu'elle vient remettre en cause la culture familiale qui avait été élaborée patiemment sur plusieurs générations. C'est la profondeur des liens d'appartenance qui est battue en brèche, au profit de compromis superficiels qui sont du domaine de l'éphémère et de l'adaptation immédiate. Alors, qu'il a fallu beaucoup d'efforts, de patience, de détermination pour affiner la cohésion familiale, la distiller sur toutes les générations, un nouveau contexte conjugal peut venir ébranler d'un seul coup, et sans ménagement (l'amour n'est-il pas aveugle sur ce point ?), cette fragile cathédrale intergénérationnelle.

Ainsi, dans ce contexte d'acculturation aventureuse que l'on nomme donc *imprégnation conjugale*, s'énonce en même temps le temps de *l'intégration de l'étranger* dans la famille de l'autre (toujours en l'occurrence une *famille d'accueil*). Ceci n'est pas sans créer d'autres problèmes imprévus dans le temps érotisé dévolu à la rencontre amoureuse initiale, expérience vécue indépendamment du rapport initial à la famille des deux épris. Voilà que va se jouer maintenant la fameuse ritournelle des « *pièces rapportées* » qui vient enchanter ou désenchanter, le concerto familial habituel et bien connu entre les membres du groupe. Dès lors, toute famille doit être considérée comme un véritable « **corps symbolique social et relationnel** » qui reçoit une greffe à l'arrivée d'un étranger venant d'une autre famille. C'est donc l'accueil de l'étranger dont il est question, avec la toujours cruciale question de l'ouverture à l'altérité. Et il arrive que « *la greffe de prenne pas* » ! En effet, toute famille, en tant que « corps familial » dispose symboliquement d'un système immunitaire plus ou moins efficace, qui peut à tout moment rejeter l'étranger qui se présente à elle. Elle le régurgite alors à l'extérieur de la famille biologique existante, de manière centrifuge, pour ne pas être altéré. Ce principe d'assimilation psycho symbolique permet d'intégrer ou non celui qui, dans d'autres circonstances, ne serait même pas vu comme un sujet plausible à une relation. Symboliquement encore, c'est comme si chaque famille ainsi sollicitée, sans son avis, devait « *adopter un étranger* », souvent sans préparation ou précaution d'usage. Le nouveau-venu est comme imposé à la

famille sans rechercher si le terrain familial est propice à cette greffe non négociable. Toutes les familles connaissent ce *processus d'intégration* qui rejoue sans cesse les conditions de l'accueil indigène, ce qui signale alors « la bonne santé » psychologique, éthique et spirituelle du groupe, à pouvoir accueillir, intégrer et finalement adopter « ce corps étranger ».

Mais *l'intégration de l'étranger peut prendre aussi la forme de la désintégration de la fille ou du fils qui, appartenant à sa famille avant cette imprégnation, se trouve désormais enjointe de céder des points de sa culture personnelle et familiale*. Cette figure d'achoppement reste une problématique bien réelle puisque « l'enfant éternel de la famille » se trouve en demeure de devoir quitter des valeurs d'appartenance pour s'ouvrir à d'autres, et principalement celles qui constituent les valeurs conjugales et parentales qui sont désormais les siennes. Après tout, la question demeure : cette désintégration est-elle rendue obligatoire par la pérennisation du couple ou n'est-elle qu'une virtualité parmi d'autres ? Qu'il me soit permis de dire ici que l'appartenance à la famille d'origine n'impose pas de devoir refuser toute imprégnation, tout comme il est important de dire que toute imprégnation ne peut se faire au détriment du sentiment d'appartenance. Si tel est le cas, c'est que le surmoi familial de « l'imprégné » était insuffisamment développé pour créer chez le sujet *une culture transitionnelle du consensus ou du compromis*. Toujours est-il que des enfants, de leur plein gré ou pas, renoncent à leur culture familiale en la sacrifiant sur l'autel de la bienséance conjugale, ce qui leur sera reproché implicitement ou explicitement.

En tout état de cause et sur la base du constat « on ne le(ou la) reconnaît plus, depuis qu'elle (ou il) subit des imprégnations discutables (mais non discutées), chaque famille originelle reste inquiète et souvent déstabilisée, en voyant celui ou celle qui a reçu des imprégnations qui ne permettent plus d'être « reconnue » pour sa famille. Ainsi, que de misères relationnelles, de contraintes, de souffrances que de voir un membre de sa famille, souvent son enfant, dériver vers une culture qui n'est pas positive, mais plutôt *un véritable prosélytisme, issu de valeurs perçues alors comme régressives*. Car encore une fois, nous répétons que les valeurs positives seront naturellement acceptées et même stimulées (tolérance, humilité, empathie, altruisme, respect, compassion, entraide, solidarité, créativité, etc...), alors que les empreintes



négatives (renforcement de l'égoïsme, de l'égoïsme, de la paresse, l'oisiveté, le repli sur soi, l'intolérance, la vanité, l'orgueil, l'indifférence, l'inhibition, l'incommunicabilité, etc...), seront sujettes à problèmes et dès lors combattues...

Ce constat sur le couple et l'imprégnation s'étend également dans la *relation grands-parents /parents/ petits-enfants*. Toute cette problématique se décale d'un rang à chaque naissance et toute génération nouvelle affecte l'équilibre culturel d'une famille toujours en recherche instable d'harmonie. Le point de fragilisation concernant ce prolongement aux grands-parents (et arrières grands-parents) est bien évidemment ***les jeux et enjeux de l'éducation que l'on veut donner en tant que parents et celle que l'on accepte de recevoir des grands-parents pour nos enfants***. Lieu éminemment critique et fragile entre parents et grands-parents, car l'enfant est *l'objet transitionnel* tout indiqué pour faire ressurgir les désaccords transculturels et intergénérationnels qui demeureraient inconscients ou non suffisamment élaborés. Pas de méprise, ce n'est pas l'enfant lui-même qui est un problème en soi ! Évidemment non, puisque un enfant est le facteur le plus opportun, le plus prospère, le plus riche, le plus fragile aussi pour embellir et faire grandir une famille. Non, ce qui est délicat et parfois détonnant, ce sont les divergences entre les connaissances héritées et éprouvées sur l'éducation pour une famille, et celles que tout nouveau couple met en place pour affirmer son autorité sur les bases de leur imprégnation mutuelle. Les points de vue dissemblables se multiplient dans une situation où les parents recherchent en général à faire valoir une autorité dans un domaine où leur inexpérience en tant que parents est pourtant aussi réelle que non reconnue. N'est-on pas parents que dans l'exercice empirique de la relation à des nouveau-nés ou peut-on le devenir avant même d'en avoir eu ? Une grande question du transgénérationnel est bien située là, dans cet écart sémantique entre l'inexpérience autoritaire des uns et l'expérience fortuite mais non reconnue des autres. En tout cas, les risques de divergences et de fragilisation apparaissent clairement dans les principes éducatifs théoriques et pratiques à faire valoir entre les parents et grands-parents. Lesquels sont non seulement *distincts* entre eux, mais également *singuliers*, puisqu'aucune famille n'éduque sa progéniture de la même manière que les autres familles (ni d'ailleurs entre les générations d'une même famille).

Tout cet assemblage d'aspects hétéroclites, à la fois culturels, anthropologiques, psychologiques et sociaux sont considérés, à mon avis à tort, comme bien trop naturels et normaux. En effet, si l'on en croit *la conscience populaire ordinaire*, il serait tout à fait naturel que « les choses » se passent ainsi, au nom de la sacro-sainte liberté entièrement accordée aux nouvelles générations. « Nos enfants ne doivent-ils pas vivre leur vie uniquement comme ils l'entendent ? » pensons-nous fréquemment. « C'est leur vie ! On a rien à dire, ni à leur apprendre ! » entendons-nous également. Il serait donc paraît-il, entièrement naturel, que chaque nouvelle génération soit sommée de produire ses propres expériences pour engendrer ces propres connaissances, afin de trouver sa propre identité, et ce, quelques qu'en soient les risques encourus, aussi bien pour ces parents et leur enfant, mais aussi pour le lien transgénérationnel à l'intérieur des familles. Non seulement, je crois tout le contraire, mais je pense aussi qu'il s'agit d'un paradigme dangereux car il injecte l'idée toute faite que chaque nouvelle génération de parents doit réinventer à chaque fois le monde entier des savoirs, sans tenir compte des connaissances des générations précédentes. Or ce parti pris des choses de la Vie et de la Connaissance humaine n'en finit pas alors de discréditer le concept d'Évolution humaine global. En effet, cet immuable *principe d'éternel recommencement* (dans les familles, mais pas seulement), exige non seulement que chaque nouvelle génération ne tienne pas compte des acquis des plus anciennes (ce qui n'est pas si grave que cela), mais vient nier le fait que l'évolution humaine est **un processus continu de savoirs exponentiels et non une suite discontinue d'incessantes répétitions de savoirs empiriques**. Ce qui est grave aux vues des conséquences d'involution avérée dont nous sommes tous le témoin. Si chaque nouvelle génération ne veut que « reculer pour mieux sauter », il est fort probable que notre évolution commune soit sans cesse remise au plus tard de tous ces sauts en arrière et à répétition. Si à chaque nouveau couple, si à chaque nouvelle génération de parents autoproclamés, ces nouveaux arrivants veulent impérativement s'extraire de l'intergénérationnel, sans tenir compte des acquis expérimentaux précédents, alors aucune évolution humaine globale ne sera possible ! Je crois que celle-ci sera effectivement plausible et réelle qu'au moment précis où de nouvelles générations viendront s'assurer que leur entreprise d'émancipation naturelle est conciliable avec le destin transculturel des générations antérieures,

raccordé aux prochaines. Je parlerai volontiers *d'insémination symbolique* pour signifier ce passage de relais dans une famille, afin de saisir la portée d'une évolution intrafamiliale, sans contredire pour autant *le droit imprescriptible à créer leur vie pour toutes les nouvelles générations à venir*. Quelle erreur que de penser que l'esprit d'une culture familiale doive être immolé sur l'autel du seul désir absolu d'un affranchissement aveugle...

Et à l'intérieur même de ce problème, des adultes tutélaires se trompent quand ils estiment qu'une réponse de soumission aux nouvelles générations est une adaptation réussie. Combien de parents et grands-parents se dupent en effet eux-mêmes s'ils pensent que chaque nouvelle génération doit réinventer le monde à sa manière, comme s'ils se contentaient de leurs désirs, sans tenir compte des messages, des savoirs ou des conseils vigilants des ascendants sur les descendants. Ces grands-parents, ses parents se trompent, s'ils croient qu'il faut laisser faire toutes les expériences relationnelles en se taisant, dans une complaisance stérile car soumise aux peurs de la séparation. Quelle erreur de croire que cette indulgence, cette obligeance, cette serviabilité sera sans conséquences pour personne. Elle n'est que servilité au nom de notre évolution au-delà d'un état sans ego. Cette compromission est un leurre de plus dans le monde de la relation, car elle n'est pas une *quête de conciliation sereine*, encore moins *une réconciliation intergénérationnelle*, afin d'assurer l'avenir de l'humanité à travers celle des familles...